

SUGAR MAN

(Searching for Sugar Man)

Un film de Malik Bendjelloul



Date de sortie: 30 janvier 2013

Sundance Film Festival 2012:

Prix du Public – Documentaire (World Cinema)

Prix Spéciale du Jury – Documentaire étranger (World Cinema)

Nomination au Grand Prix du Jury dans la section documentaire

Nominé aux Oscars dans la catégorie «Meilleur documentaire»

Documentaire, Suède / Grande-Bretagne 2011, DCP, Couleur, 86min, langue: angl., s.-t.: fr.

Distribution: cineworx gmbh · +41 61 261 63 70 · info@cineworx.ch · www.cineworx.ch

Presse: Eric Bouzigon · eric.mail@bluewin.ch · +41 79 320 63 82

Table des matières

1. Fiche technique	2
2. Avec la participation de	2
3. Synopsis	3
4. Interview avec le réalisateur	4
5. Sugar Man	7
6. Sixto Rodriguez	7
7. Premier album: «Cold Fact»	8
8. Deuxième album: «Coming From Reality»	10
9. De l'autre côté du miroir	11
10. Renaissance aux Antipodes	12
11. Le «vilain» de l'histoire	13
12. Consécration ultime	14
13. Contexte musical	15
14. Malik Bendjelloul	17
15. Simon Chinn	17
16. Festivals et récompenses	18

1. Fiche technique

Réalisation	Malik Bendjelloul
Scénario	Malik Bendjelloul
Directeur de la photographie	Camilla Skagerström
Montage	Malik Bendjelloul
Musique	Rodriguez
Son	Per Nyström
Producteurs	Simon Chinn Malik Bendjelloul
Producteur exécutif	John Battsek
Coproducteurs	George Chignell Nicole Scott Malla Grapengiesser
Assistante de production	Serena Catapano

2. Avec la participation de

(par ordre alphabétique)

Stephen "Sugar" Segerman
Dennis Coffey
Mike Theodore
Dan DiMaggio
Jerome Ferretti
Steve Rowland
Willem Möller
Craig Bartholomew-Strydom
Ilse Assmann
Steve M. Harris
Robbie Mann
Clarence Avant
Eva Rodriguez
Sixto Rodriguez
Regan Rodriguez
Sandra Rodriguez-Kennedy
Rick Emmerson
Rian Malan

3. Synopsis

Au début des années 1970, l'auteur-compositeur-interprète Sixto Rodriguez enregistre deux albums engagés que les experts comparent à ceux de Bob Dylan. C'est un échec commercial et plus personne n'entend parler de lui. Sauf en Afrique du Sud où, sans qu'il le sache, son disque devient un symbole de la lutte contre l'Apartheid et fait de lui une véritable vedette au même titre qu'un Elvis Presley.

Les rumeurs les plus incroyables circulent sur son soi-disant suicide et c'est ainsi que des années plus tard, deux fans du Cap partent à la recherche de «Sugar Man». Leur enquête les mène sur les traces d'une histoire encore plus folle que n'importe quel mythe associé à l'artiste connu sous le nom de Rodriguez...



4. Interview avec le réalisateur

Quand et comment avez-vous entendu parler de cette histoire pour la première fois ?

En 2006, après avoir travaillé cinq ans sur des documentaires pour la télévision suédoise, j'ai passé six mois à voyager en Afrique et en Amérique du Sud à la recherche de bons sujets. J'ai rencontré Stephen «Sugar» Segerman, à Cape Town, et c'est lui qui m'a parlé de Rodriguez. J'étais abasourdi. C'était la meilleure histoire que j'avais jamais entendu de ma vie. C'était il y a cinq ans. Depuis, j'ai travaillé presque tous les jours sur le film.

Quelles ont été vos impressions la première fois que vous avez écouté la musique de Rodriguez?

Je n'avais jamais entendu sa musique quand Stephen Segerman m'en a parlé la première fois. J'étais tombé tellement amoureux de son histoire que j'avais presque peur d'écouter sa musique. Je me disais qu'il y avait très peu de chance qu'elle soit aussi bonne que son histoire, que je serais déçu et que je perdrais cet élan initial. J'ai commencé à l'écouter une fois rentré en Europe et je n'en ai pas cru mes oreilles, au sens propre du terme. J'ai cru que mon enthousiasme pour cette histoire avait pris le pas sur mon jugement et j'ai eu besoin de faire écouter sa musique à d'autres personnes pour voir s'ils étaient du même avis. Leurs réactions m'ont convaincu. C'étaient vraiment des chansons de la même qualité que les meilleurs titres de Bob Dylan ou même des Beatles. Tout le monde range la musique de Rodriguez dans la catégorie «folk», mais toutes ses chansons sont différentes. Il y en a qui sont folk, d'autres qui sont rock, ou pop, pour certaines c'est du blues. Comme avec n'importe quel grand artiste, il est difficile à cataloguer. Chaque chanson a quelque chose de différent.

A travers l'histoire de Rodriguez, le film traite un sujet rarement abordé, celui des mouvements sociaux menés par des activistes sud-africains blancs pendant l'Apartheid. Est-ce quelque chose que vous avez appris au cours du tournage?

Quand j'étais jeune, l'Apartheid était constamment évoqué aux informations, mais j'ai l'impression qu'on ne parle plus de cette période depuis l'accession de Nelson Mandela au pouvoir. Pourtant, pendant près de cinquante ans, jusqu'au milieu des années 1990, il y a eu un pays dans le monde dont l'idéologie était une survivance du Troisième Reich d'Hitler. Nelson Mandela a mis en place une politique de réconciliation, et je pense que c'est une sage philosophie, mais je crois qu'on a encore beaucoup de choses à apprendre sur ce qui s'est passé à cette époque. Je n'avais jamais entendu parler d'un mouvement protestataire de blancs progressistes, ça a été une découverte pour moi. Le régime d'Apartheid était éminemment raciste, mais ces militants l'étaient probablement beaucoup moins que les Américains les plus ouverts à cette période. Ça ne posait aucun problème à un Sud-Africain blanc éclairé qu'un chanteur ait un nom hispanique et des traits hispaniques. En Amérique à la même époque, si vous vous appeliez Rodriguez, on s'attendait à ce que vous jouiez de la musique de Mariachi. Rodriguez était un défi lancé aux Lou Reed et Bob Dylan, à cette scène rock blanche américaine et européenne qui était encore très fermée sur elle-même. J'ai interrogé des gens au hasard dans les rues de Cape-Town, et quel que soit leur âge ou leur sexe, n'importe qui sait qui était Rodriguez.

Quelles ont été vos plus grosses difficultés?

Le plus difficile a été de rallier les bonnes personnes à ce projet. Pour moi, il était évident que c'était un bon sujet. Si ça avait été écrit par un scénariste, ça aurait été trop gros, trop invraisemblable pour qu'on y croie. Je pensais que le fait que ça se soit réellement passé, et surtout la manière dont ça s'était passé, serait suffisant pour attirer les investisseurs. Mais au final cette histoire fascinait tout le monde... sauf les investisseurs. C'est peut-être parce que c'était mon premier film. J'ai gardé le mail d'un investisseur réputé à qui j'avais envoyé le projet quand il était bouclé à 90%. Il m'a répondu qu'il ne voyait pas là le potentiel pour un long-métrage documentaire de cinéma, qu'au mieux j'avais suffisamment de matière pour un documentaire d'une heure pour la télévision et que par conséquent il ne pouvait pas m'aider. J'étais dévasté, j'ai cru que, sans cet argent, j'étais perdu et condamné à abandonner le film. Cela faisait trois ans que je n'avais pas reçu de salaire et il fallait que je trouve un travail rémunérateur à la place. Mais je sentais bien que ça serait un vrai gâchis de ne pas finir le film. Je me devais de trouver une solution pour payer un monteur, un compositeur pour la musique et un animateur pour les illustrations. Ces trois éléments coûtaient cher mais ils étaient indispensables pour terminer le film et je savais que je n'en avais pas les moyens.

Et puis un jour, j'ai décidé de voir ce que ça pourrait donner si je m'en occupais moi-même. J'ai commencé à tracer l'animation à la craie, pendant un mois, sur ma table de cuisine. Je n'avais jamais fait de peinture de ma vie, mais je me suis dit que cette tentative pourrait servir de croquis et permettrait ensuite de réduire le temps de travail d'un véritable animateur. J'ai fait de même pour la musique, en enregistrant une maquette de la bande-originale sur un logiciel à cinq cents dollars. Et j'ai monté le film du mieux que j'ai pu sur Final Cut.

C'est là que la chance a tourné en ma faveur. J'ai pris contact avec Simon Chinn et John Battsek et je leur ai montré ce sur quoi j'avais travaillé. Ils ont adoré le film. Ils m'ont beaucoup aidé et ils ont eu plein de bonnes idées. Quand je leur ai demandé à qui ils pensaient pour s'occuper du montage, de l'animation et de la musique, ils m'ont pris de court en disant qu'ils trouvaient que tout était déjà en place. Tout d'un coup, sans que je sache vraiment comment, le film était prêt. Il était enfin terminé.

Qu'est-ce que vous pensez du film aujourd'hui? Est-ce qu'il ressemble à ce que vous aviez imaginé au départ?

Quand je me suis attaqué au projet, j'envisageais un documentaire télé d'une demi-heure, ce qui correspondait au type de projets sur lesquels j'avais travaillé jusque-là. Mais je suis tombé totalement amoureux de cette histoire et je m'y suis consacré entièrement. Je ne m'étais jamais impliqué plus d'un mois sur un projet auparavant. Or, j'ai fait le compte la semaine dernière, et j'ai passé 1000 jours sur SUGAR MAN. Au bout des six premiers mois, 80% du film existait, ce sont les 20% restants qui ont occupé ces trois dernières années. Ça a été le jour et la nuit à partir du moment où Simon Chinn et John Battsek m'ont rejoint. Ils sont tellement intelligents, efficaces et talentueux. En toute honnêteté, leur simple collaboration a représenté l'équivalent d'une année de travail supplémentaire sur le film. C'est difficile quand on tourne un premier film de convaincre les gens en place du potentiel de ce qu'on veut raconter. La première fois que j'ai appelé Simon, je suis tombé sur le standard. J'ai demandé qu'on me le passe rien que trois minutes en promettant que mon sujet était "aussi incroyable que celui du «Funambule»."

Qu'espérez-vous que les spectateurs retirent du film?

J'espère que les spectateurs vont être émus. Je pense que la plupart des réalisateurs espèrent que leur film touche même physiquement, au-delà d'une simple appréciation intellectuelle. Quand je regarde un film ou que je lis un livre, si j'ai ne serait-ce qu'un peu la chair de poule ou la larme à l'œil, c'est bien plus gratifiant que n'importe quel plaisir intellectuel. C'est compliqué de toucher des spectateurs de manière profonde, les gens se protègent énormément. Raconter correctement une histoire de manière à ce qu'ils se sentent impliqués est déjà un énorme défi en soi. Et lorsqu'ils ne prêtent pas 100% de leur attention au film, ils font barrage à leurs émotions.

Qu'avez-vous appris tout au long de la réalisation de ce film?

J'ai appris qu'il était possible de vivre sa vie selon ses propres lois. Même si ça conduit à faire d'énormes sacrifices, c'est votre vie et vous le regretterez si vous n'essayez pas. Rodriguez n'a pas voulu se conformer aux standards ou aux règles établies. Il a dit ce qu'il voulait dire et a attendu ensuite que les gens accueillent sa musique et son éthique, et non l'inverse. Je crois qu'on a tous beaucoup à apprendre de sa démarche. Peut-être qu'en compromettant vos rêves vous pourriez gagner plus d'argent ou avoir plus de succès, mais ne vous enfoncez pas dans cette voie-là! Rodriguez avait l'habitude de répéter cette formule : «N'acceptez pas de bonbons d'un étranger». On pourrait appliquer ça à la réalisation. En tant que réalisateur, on peut faire appel à des instituts et récolter des fonds en pensant que tous les problèmes seront réglés, mais ça engendre aussi des sacrifices. On obtiendra peut-être l'argent mais, dans l'attente, on aura peut-être perdu l'inspiration et la passion qui nous animaient une année plus tôt. Si on veut être fidèle à soi-même, il faut se fixer ses propres règles, comme utiliser son propre argent et, si on n'a pas grand-chose, faire un film à petit budget. C'est devenu beaucoup plus facile avec le numérique. S'il s'avère que le film est bon, vous pouvez le vendre et préparer le prochain avec l'argent gagné. Les temps ont changé, tourner n'est plus aussi cher qu'avant. Camilla Skagerström, ma directrice de la photographie, a gagné le Prix Spécial du Jury à Cannes l'an dernier pour un court métrage qui lui a coûté 3000 dollars. Elle n'a pas fait de compromis. Si vous voulez faire un film il faut que ce soit votre film, produit selon vos conditions et avec l'énergie qu'on ne peut insuffler qu'en ayant l'illusion que tout est possible et que vos rêves vont s'accomplir. N'attendez pas de récolter l'argent jusqu'à en perdre l'étincelle, faites-le de toute façon. Rodriguez a fini par trouver son public de la même manière. Pourquoi ? Parce qu'il est resté fidèle à ses idéaux. A tel point qu'on avait l'impression qu'il faisait presque exprès de cacher son talent et d'esquiver le succès. Mais au final, c'est le contraire qui est arrivé. Sa créativité était sans compromission, et donc irréprochable. Je pense que tout artiste doit vraiment prêter attention à ça. Leur véritable trésor est leur intégrité, leur dignité, leur inspiration et passion. C'est cela qu'il faut protéger à tout prix.

5. Sugar Man

par Philippe Garnier

A histoire extraordinaire, film extraordinaire : on n'est guère étonné que Simon Chinn – producteur de ces autres histoires hors normes que sont les documentaires «Le funambule» et «Projet Nim» – soit impliqué dedans, encore qu'on se demande ce qui lui a pris si longtemps pour le faire. Car SUGAR MAN est une œuvre de passion, menée seul durant plus de trois ans par un forcené nommé Malik Bendjelloul, un jeune homme qui n'avait jusqu'ici réalisé que des sujets de huit minutes pour la télévision suédoise (SUGAR MAN a commencé sous cette forme). C'est une œuvre qui a aussi très réellement risqué de ne jamais être finie ni distribuée – plutôt approprié pour un film qui raconte l'histoire d'un tricard qui était célèbre sans le savoir et a passé les dernières quarante années dans l'obscurité la plus complète à Détroit. Mais on se dit aussi qu'il est heureux que cette histoire n'ait pas été racontée par un documentariste chevronné pour lequel ce serait juste son cinquième film et sa chance à un troisième oscar. Il est au contraire inespéré que l'aventure du film fasse si bien le pendant au parcours encore plus inouï d'un homme connu et révérend sous le nom de Rodriguez, mais seulement aux antipodes, et pas du tout dans son pays ni en Europe.

6. Sixto Rodriguez

Détroit à la fin des années soixante était à la fois un foyer culturel intense, une ville industrielle dure où les inégalités sociales et raciales éclatèrent au grand jour lors des émeutes de juillet 1967, et aussi une sorte de carrefour générationnel: on y trouvait de plus en plus de jeunes qui essayaient d'éviter la conscription et d'être envoyés au Vietnam. Toronto et le Canada étaient des terres d'asile proches. C'est dans cette ambiance riche et diverse que Sixto Rodriguez, fils d'immigrant mexicain, a commencé sa vie. Né en 1942, il a eu vite fait d'apprendre l'anglais et d'oublier sa langue maternelle, sans pour autant délaissier la musique du pays que jouait parfois son père, un homme qui a travaillé dur toute sa vie dans les fonderies. Mais le fief et terrain d'élection du jeune Rodriguez furent la rue, puis les bibliothèques et les pubs du campus de Wayne State University. Comme il le chantera plus tard dans «A Most Disgusting Song», un des morceaux les plus frappants du deuxième album qu'il ira faire à Londres en 1970 : «J'ai joué dans toutes sortes d'endroits possibles / Bars à pédés, bars à putes, et enterrements de mortards, / Dans des salles d'opéra, des salles de concert et des centres de réhabilitation. / Et j'ai découvert que partout c'était les mêmes gens / Alors si vous écoutez bien, peut-être que vous reconnaîtrez quelqu'un que vous connaissez dans cette chanson. / Une chanson sacrément dégoûtante.»

En fait, s'il se sapaît avec l'élégance d'un Mitch Ryder (qui sévissait alors sur les ondes avec ses Detroit Wheels et des tubes comme «Devil With the Blue Dress On»), et s'il faisait encore plus mystérieux et cool que Question Mark & the Mysterians («96 Tears»), Rodriguez suivait sa muse à lui et se tenait à l'écart de la scène musicale extraordinairement riche de Motor City à l'époque: non seulement Motown, bien sûr, mais aussi Ted Nugent et ses Amboy Dukes, Grand Funk Railroad, les MC5 et les Stooges... Rodriguez, lui, avait plutôt la tête dans le cinéma et la politique. Tout jeune, la radio lui avait amené Jimmy Reed, les groupes de filles, les quintets de rue

doo-wop. Et la vogue du «protest song» ne l'avait pas laissé indifférent non plus. Il est pourtant caractéristique qu'il n'ait jamais été remarqué par un artiste du cru, ni que personne de connu ne se souvienne de lui à Détroit, sauf quelques personnalités majeures du music business.

C'est que Rodriguez, malgré ce qu'il en dit dans sa «chanson très dégoûtante», ne jouait à l'époque que dans des clubs interlopes ou des poubelles près de la Detroit River, comme le Sewer-by-the-Sea (l'égoût avec vue sur la mer), ou le In-Between. Le chanteur compositeur avait pourtant déjà fait un simple en 67 sur Impact, le label de Harry Balk, qui avait eu des succès avec Del Shannon et Little Willie John. Le simple n'avait pas marché, mais il était déjà produit par le guitariste Dennis Coffey et l'arrangeur Mike Theodore. Ceux-ci se souviennent encore aujourd'hui en riant de la touche qu'avait Rodriguez sur scène: il chantait dans des endroits enfumés et mal fréquentés, en tournant le dos au public clairsemé; il jouait généralement avec juste un batteur, des sets qui comprenaient des versions de chansons connues, des blues, et des compositions à lui – des choses frappantes et véhémentes, avec un ton bien dans l'époque, mélange d'arrogance et de sarcasmes, mais très efficaces. Le In-Between était un bar gay. On a peine à l'imaginer lors de ces concerts de l'après-midi (le bar était bondé dès quatre heures), chantant des trucs comme «Crucify Your Mind» devant des folles et des travelos.

7. Premier album: «Cold Fact»

Entre temps, Dennis Coffey avait joué de sa guitare magique «wah-wah» sur les tubes des Temptations comme «Cloud Nine» et «Ball of Confusion»; Theodore et lui avaient présidé aux débuts du groupe Rare Earth. Mais ils demeuraient impressionnés par le jeune troubadour mexicain si mystérieux qui leur donnait toujours rendez-vous à un coin de rues, jamais chez lui ni chez eux, comme le dealer de dope qu'il chante dans «Sugar man» (on nous donne l'identité du pusher dans le documentaire). Rodriguez leur avait aussi amené une bande où il chantait ses nouvelles chansons juste avec sa guitare acoustique. Sur la foi de cette démo, les deux producteurs réussirent à convertir Clarence Avant, une légende du métier (Venture Records, la branche noire de MGM) qui venait de se voir offrir par Buddah Records un label subsidiaire basé à Beverly Hills, appelé Sussex. Même si Avant et Sussex devaient un peu plus tard connaître des méga-succès comme «Scorpio», un instrumental de Coffey, et surtout «Ain't No Sunshine» et «Lean On Me», de Bill Withers, «Cold Fact» allait être la première sortie du nouveau label. Malgré les arrangements un peu datés, «Cold Fact» frappe surtout par son côté éclectique, et principalement par la voix incroyable de Rodriguez. Aujourd'hui, la réaction principale des gens qui voient SUGAR MAN pour la première fois et découvrent Rodriguez, c'est : «Où était-il tout ce temps-là?», suivie de très près par «Où puis-je me procurer ça?». La musique sur ce disque est forte à ce point. Il faut qu'elle le soit, parce que la production, qui sent bon son époque, le fait sonner successivement comme Neil Diamond, Bob Dylan à son plus sarcastique, Jose Feliciano et les Mama and Papas. Parfois comme un Donovan basané.

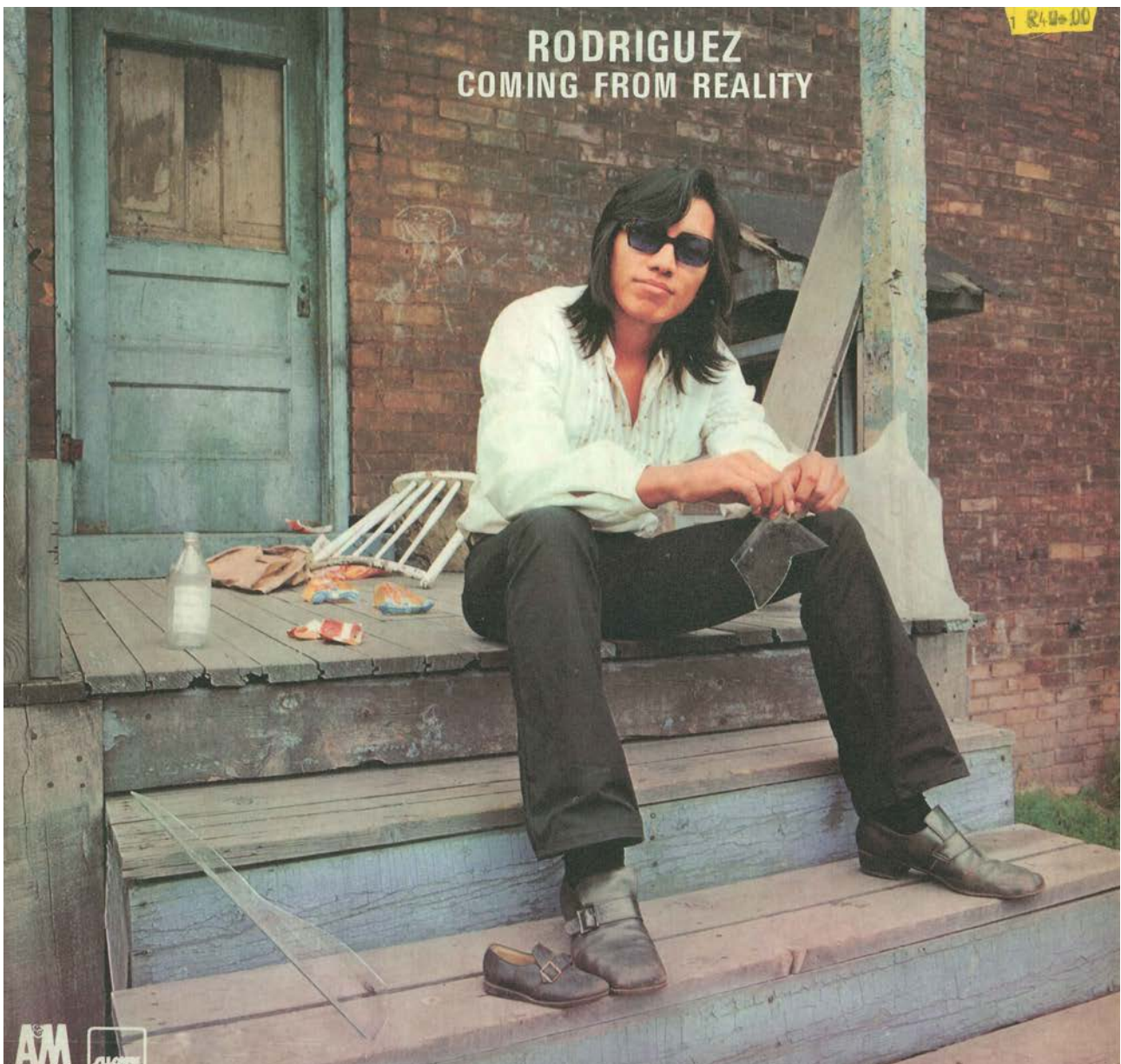
Avant de pouvoir sortir son disque, Rodriguez a cependant dû résoudre un problème familial à tout chanteur débutant: se libérer d'un précédent contrat qui le liait encore pour sept ans à Harry Balk, qui depuis qu'il était passé président chez Motown considérait que tout ce que faisaient Coffey et Rodriguez lui appartenait encore. Rodriguez, déjà animal politique, trouva l'ingénieuse solution de s'incorporer, fondant une entité enregistrée dans le Michigan nommée Sixth Prince,

et disant que c'était son frère (Jesus) qui avait écrit toutes les chansons, se rendant ainsi libre de signer avec qui il lui plaisait. Ce qui explique les attributions des chansons sur «Cold Fact» qui devaient longtemps mystifier ses fans des antipodes, mais ce qui confirme aussi que Rodriguez était un être un peu spécial, non sans ressources et certainement pas le quasi-clodo pour qui on le prenait généralement. Mais «Cold Fact» fut un des bides les plus obscurs et l'un des disques les plus rares de la période. Même pas rare, en fait, puisque personne ne le cherchait, ne figurant sur aucune «liste» de collector. Immédiatement coulé dans l'oubli au fond du lac Erié. Comme le dit Clarence Avant dans un des meilleurs moments du documentaire, l'album a dû se vendre «à six exemplaires» en Amérique. «Personne ne voulait écouter ça. Peut-être que c'était trop politique. Peut-être que c'était trop ci ou trop ça. Moi j'étais le premier surpris par ce bide complet, parce que je trouvais ce disque et ce gars formidables.» Cela n'avait peut-être pas arrangé ses affaires que Rodriguez, lors de son concert de promo californien à l'Ash Grove de Santa Monica, ait invité le leader des Bérets bruns (équivalent chicano des Black Panthers) à haranguer le public durant le concert – ce qui lui valut une critique incendiaire dans le Hollywood Reporter.



8. Deuxième album: «Coming From Reality»

Mais ni Avant, ni surtout Mike Bogart, le patron de la maison mère Buddah, n'avaient perdu foi en Rodriguez : au point de l'envoyer à Londres enregistrer son deuxième album sous la houlette de Steve Rowland, un acteur (neveu de Louis B. Mayer!) devenu producteur de disques qui avait travaillé avec les Pretty Things et Jerry Lee Lewis, et devait deux décennies plus tard signer les groupes Cure et les Thompson Twins. Rowland, un fervent admirateur de «Cold Fact», donna à Rodriguez un traitement plus empathique que l'avaient fait Cuffey et Theodore: «Coming From Reality» est à bien des égards un disque supérieur au précédent, même s'il ne contient pas de hit évident comme «Sugar Man» ou «I Wonder». Le guitariste de studio émérite Chris Spedding (Jack Bruce, Nillson, Roxy Music, Sex Pistols etc...) et le batteur Tony Carr (Donovan, Wings) jouaient sur «Coming from Reality», avec des arrangements à la Nick Drake fournis par Phil Dennys, qui avait travaillé avec Colin Blunstone, des Zombies. L'album reçut de bonnes critiques mais, comme «Cold Fact», tomba immédiatement dans l'oubli.



9. De l'autre côté du miroir

Le film de Malik Bendjelloul commence sur une route du littoral de Cape Town, et la première personne qui parle possède un fort accent sud-africain. C'est l'effet «de l'autre côté du miroir» qu'il fallait donner à cette histoire, le revers de la médaille. Car cet homme qui s'exprime au volant de sa voiture est un disquaire un peu allumé, du nom de Stephen Segerman, «Sugar» pour les intimes, en raison de sa passion pour Rodriguez et sa chanson la plus controversée. C'est lui qui nous raconte l'histoire incroyable: le succès improbable mais bien réel de «Cold Fact» en Afrique du Sud, alors en plein rigor mortis de l'Apartheid. Introduit par une touriste anglaise et immédiatement piraté, le disque devint vite une sorte de culte underground, au point d'être finalement distribué par une maison de disques – première d'une longue liste de compagnies qui vendirent un demi-million de disques de Rodriguez, apparemment sans verser un sou à l'artiste. Car l'artiste, renseignements pris, et réponse non concluante, était aux abonnés absents, introuvable, définitivement mystérieux. On fabriqua même la rumeur commode selon laquelle il se serait suicidé sur scène, par balle ou en s'immolant par le feu, comme cela commençait à se faire à l'époque en Asie du sud-est. «Dead men don't dance»; et ne touchent pas de royalties.

Segerman est raisonnablement convaincant lorsqu'il explique que durant des dizaines d'années il ne serait venu à l'esprit de personne au Cap et à Johannesburg que Rodriguez puisse être totalement inconnu dans son pays, puisqu'il était chez eux «bigger than the Rolling Stones», comme l'affirme l'un des employés de la maison de disques dans le film. Le disque avait aussi trouvé écho en Australie et en Nouvelle Zélande, dans une moindre mesure. Quelqu'un d'autre déclare que «Cold Fact», un disque qui avait sa place dans tous les foyers blancs du pays aux côtés d'Abbey Road et de Bridge Over Troubled Water, était «the soundtrack of our lives». C'était l'époque où l'Afrique du Sud était boycottée par le monde entier, où la télévision n'existait pas et où les Beatles étaient interdits d'antenne, au même titre que «Sugar Man». La chanson a été qualifiée d'«une des plus grandes chansons sur l'héroïne avec celles du Velvet Underground», mais quand on écoute les paroles on se dit que Rodriguez était moins regardant sur le genre de dope qu'il chantait: «Pour une piécette, ramène-moi toutes les couleurs de mes rêves/ Navires d'argent magiques vous apportez / Jumpers, coke, sweet Mary Jane...». Même les censeurs Afrikaners savaient que Rodriguez ne parlait pas de blousons, ni de boisson pétillante. Son autre tube, «I Wonder», était devenu un hymne pour toute une jeunesse réprimée sexuellement. Il leur suffisait d'entendre ces mots, incroyables à l'époque dans la pop: «Je me demande combien de fois tu t'es donnée (on peut aussi facilement comprendre «gave head», combien de fois tu as sucé) / Et je me demande combien de plans ont mal tourné. Je me demande combien de fois tu as baisé. Et je me demande qui sera le prochain. I wonder I wonder I do.»

Rodriguez était instantanément devenu le héros improbable d'une jeunesse frustrée (le concept du Latino, en terre Afrikaner, devait être aussi passablement nébuleux, encore qu'ils l'aient sûrement pris pour une sorte de Geronimo hippie). Les groupes de rock sud-africains blancs – un des premiers ferments de rébellion – reprenaient ses chansons, et furent immensément influencés par «Cold Fact». Certains allaient jusqu'à se faire tatouer la pochette du disque sur leur biceps.

A la fin des années 1990, tout cela était encore un bon souvenir pour beaucoup de gens en Afrique du Sud. Jusqu'au jour où Segerman rencontre une touriste américaine qui lui demande où elle pourrait trouver un CD de «Cold Fact», ajoutant qu'elle l'avait entendu au Cap lors d'un précédent voyage, mais que le disque était rigoureusement introuvable aux Etats-Unis et en Europe. Frappé par cette découverte, «Sugar» commence à réfléchir. La première moitié du film consiste en cette laborieuse enquête. Ayant recruté l'aide d'un compatriote journaliste, Craig Bartholomew, ils tentèrent de remonter les filières, mais en vain. Sugar se contenta finalement de créer un site à la gloire de Rodriguez, avec encore toute la mythologie intacte, et Bartholomew finit par écrire un article, avouant n'avoir pas pu résoudre le mystère entourant la mort dramatique du chanteur – qui valait pourtant celle du créateur de «I Shot the Law», Bobby Fuller (mort par ingestion d'essence).

10. Renaissance aux Antipodes

Tout ceci, et plus, est l'incroyable histoire de Rodriguez et de sa renaissance aux Antipodes, suivie de sa redécouverte en Amérique grâce aux ressorties des albums par 'Light in the Attic', un label dont la vocation est de faire revivre les vies cachées, les carrières brisées. Mais celle de Rodriguez transcende bien tout ça. SUGAR MAN serait déjà un sacré film s'il s'arrêtait là, sur ces images incroyablement émouvantes de Rodriguez rencontrant enfin ses fans et les enfants de ses fans devant des salles de cinq mille personnes. Mais pour ceux qui connaissaient déjà cette histoire (dont je fais partie, ayant écrit un article d'une page sur Rodriguez dans Libération en juillet 2008), le film commence réellement quand on découvre Rodriguez à Détroit. Tout le fourbi orgiastique sud-africain s'est déjà passé, et pourtant à le voir mettre brindille après brindille dans son poêle à bois dans sa bicoque, à le voir marcher dans la neige pour se rendre au travail (une maison qu'il démolit pour la rénover de fond en comble), on se dit que rien n'a dû réellement se passer. Et il a maintenant 65 ans (dans le film). Où est l'argent des royalties ? Où est l'argent des tournées ? Mais, plus important encore, que pense-t-il de tout ceci ?

Là-dessus, Rodriguez fait preuve d'un calme et d'une modestie impressionnantes. Tout comme il ne s'était pas démonté lors des tournées triomphales en Afrique du Sud, comme s'il avait toujours attendu ça, s'était toujours attendu à ce que cette pourtant fort improbable reconnaissance arrive un jour, de retour à Détroit il redevient Rodriguez l'homme de peine, l'homme de famille, l'homme politique; qui travaillait chez Chrysler alors même qu'il faisait ses disques, et puis comme ouvrier sanitaire et démolisseur, mais qui a aussi obtenu un diplôme de philosophie à Michigan State, et s'est présenté pas moins de trois fois aux élections municipales ! Quand Bendjelloul lui demande s'il a été déçu de l'échec commercial de «Cold Fact» à l'époque, il se contente de dire, moins fataliste que poète existentiel :

«Mmmmm, it's the music business, there's no guarantee.» Aucune amertume, aucun triomphalisme, aucun mot revanchard. L'homme est un saint. Mais un saint qui ne veut pas souffler dans sa trompette, préférant laisser aux autres le soin d'expliquer son cas. Et c'est là que le film trouve sa dimension ultime, peut-être celle qui vous le garde en tête si longtemps après : l'éloquence incroyable de ces gens qui nous parlent de Rodriguez. Qu'ils soient barmen, maçons, ouvriers sanitaires ou les trois filles de Rodriguez, c'est comme si notre homme les avait tous irradiés, comme si son calme, sa vertu et son humour avaient déteint sur tous ceux qu'il a cô-

toyés de près ou de loin durant sa vie tranquillement héroïque. Le maçon Jerome Ferreti, quand Rodriguez lui a montré les articles sur lui après la tournée sud-africaine: «Je croyais qu'il avait fait ça au Photoshop. Je veux dire, il m'a aussi montré un truc, sur le site, sur lui, ils avaient mis sa tronche sur un carton de lait...» (comme on fait en Amérique pour les enfants disparus que les parents recherchent).

Rian Malan, peut-être le journaliste le plus célèbre d'Afrique du Sud depuis le succès planétaire de son extraordinaire livre sur l'Apartheid, «My Traitor's Heart», (mais quelqu'un qui s'était exilé à Los Angeles durant ces années et travaillait pour des journaux rock à Los Angeles, où je l'ai connu), fait deux interventions sans prix, non seulement parce que sa présence et son élégance sont inestimables, mais aussi parce qu'il est plus détaché et a plus d'humour que les autres frappés de SUGAR MAN: «Quand j'ai lu qu'on avait retrouvé Rodriguez aux States, qu'il était bel et bien vivant et allait venir jouer des concerts à Cape Town et Johannesburg, j'ai bien sûr cru à un gag, à une escroquerie. Mais en y repensant, je me suis dit que personne ne pouvait être assez con pour inventer un gag aussi mal fichu, aussi énorme.» Il est également bon perdant, après avoir interviewé Rodriguez pour le Telegraph à Londres : «Je n'en ai rien tiré du tout ! Il reste un mystère complet, et c'est bien ça la beauté de la chose.»

11. Le «vilain» de l'histoire

Tout documentaire a besoin d'un moment dramatique, et c'est souvent le «vilain» de l'histoire qui le fournit. Bendjelloul ne faillit pas à la tradition: son interview de Clarence Avant, retrouvé plus que nanti à Beverly Hills, est des plus craquantes, à cause de la vivacité, de l'humour, de la présence du music man. Quand il bétonne d'un air goguenard contre les questions insidieuses sur les royalties, il donne l'incrédule mot de la fin, qui pourrait résumer presque toute l'industrie du disque: «Buddah Records n'existe plus. Je n'existe plus. Vous croyez vraiment qu'une compagnie va se soucier d'un contrat de distribution qui date de quarante ans? Moi, en tous cas, je sais que ne m'en soucierais pas.» C'est aussi revigorant de voir retourné le sempiternel cliché de l'artiste noir grugé par l'homme d'affaires blanc, souvent juif. Ici c'est un industriel du disque noir qui gruge un Latino, même si le film reste dans le non-dit à ce sujet (et, après tout, peut-être que le pognon des antipodes n'a jamais atterri chez lui, n'a jamais été versé).

L'histoire abonde aussi en détails poétiques et symétries improbables: le guitariste Willem Möhler, du groupe Big Sky, qui chantait les tubes de Rodriguez dans son répertoire des années 70 et est retiré des voitures depuis des années, qui s'entend dire au téléphone (par Segerman): «Rodriguez vient jouer au Cap, il n'a pas de groupe derrière lui, ça vous dirait de vous reformer et de jouer avec lui?» Comme quoi il n'y a pas que Rodriguez qui a dû retourner à sa citrouille, une fois finis les soirs enchanteurs. Et la tournée sud-africaine a affecté la vie même de la famille Rodriguez: sa fille Eva est tombée amoureuse d'un des gardes du corps durant la tournée et Sixto a maintenant un petit-fils sud-africain.

12. Consécration ultime

Eva Rodriguez fut d'ailleurs une des premières chevilles ouvrières de SUGAR MAN. Malik Bendjelloul était au Cap quand il a entendu l'histoire et a commencé sa quête. Mais, comme ce fut le cas pour James Marsh sur «Le funambule», son problème était évidemment que tout s'était déjà passé. Et, contrairement au film sur Philippe Petit et son exploit, il n'y avait aucune image d'archives sur Rodriguez à Détroit dans les années 60-70. Sachant cela au départ, Bendjelloul avait décidé (peut-être à tort) d'utiliser des séquences d'animation, dont deux subsistent dans le documentaire. «Mais il devait y en avoir beaucoup plus,» explique aujourd'hui le réalisateur. «Et même celles qui subsistent ne sont pas telles que je les envisageais!» On reste en effet un brin interloqué lorsqu'arrivent ces silhouettes tout droit tirées de «Second Life», que Malik a bidouillées d'après ses croquis sur son laptop. L'intéressé explique encore: «J'ai passé plus de trois ans à faire ce film, les producteurs que j'avais alors ne me donnant que des billets d'avion et de quoi téléphoner. Je crevais la dalle littéralement, au point que j'ai dû m'arrêter en 2010. J'avais 90 % du film fini. Je savais aussi que je retomberais sur mes pieds un jour, parce que j'avais le support du Swedish Film Institute. Mais j'ai dû travailler sur autre chose. Quand même, ça me turlupinait. J'avais essayé de contacter Simon Chinn au téléphone mais n'avais jamais eu de réponse. Et puis un jour, j'étais vingt-quatre heures en transit à Londres, j'ai appris qu'il était là. Je l'ai appelé de nouveau et l'ai supplié de me donner une demi-heure de son temps, que je lui raconte l'histoire. Il a accepté, et une fois entendu ce que j'avais, il est venu à bord. Il m'a tout de suite obtenu que le film soit accepté à Sundance, mais on était en décembre et maintenant que j'avais l'argent dont j'avais besoin pour rendre mon film "professionnel", tous les animateurs étaient pris! Simon Chinn n'a pas voulu laisser passer l'occasion (moi non plus!), et il a été décidé que le côté hétéroclite, bouts de ficelle, du doc, marchait plutôt bien avec l'histoire qu'on avait à raconter. On a donc montré le documentaire tel quel, et il a été très bien reçu à Sundance.»

C'est vrai que l'économie du film correspond assez bien à l'éthique de vie de Rodriguez, à la frugalité qu'il pratique encore aujourd'hui, quasiment aveugle, à soixante-dix ans. Et le film est devenu un conte de fée aussi improbable que le retour de Rodriguez dans les salles de concert. Lorsque je parlais à Malik Bendjelloul, il venait de présenter SUGAR MAN au festival des Hamptons à New York et filait à Chicago pour une autre apparition. Il allait aussi se faire interviewer par le New York Times. Et Sixto Rodriguez passerait sur l'émission de David Letterman quelques semaines plus tard – le plus énigmatique et mutique des artistes sur le talk-show du plus grégaire et beauf des vedettes de télé. On est content pour ce genre de consécration ultime, mais on espère qu'il n'y fera que chanter. Comme par exemple la fin de la dernière chanson de «Cold Fact»: «Merci pour ton temps / Remercie-moi du mien / Et la ramène pas.»

13. Contexte musical

Scène musicale de Détroit

«I never seen a town go down with so much style»

(Musicien de rock Mitch Ryder dans sa chanson «Hometown»)

Détroit était au début du 20^{ème} siècle l'une des villes industrielles les plus florissantes des Etats-Unis. Elle a été fortement marquée par son célèbre citoyen, Henry Ford, et fut appelée «Motor City» grâce à sa puissante industrie d'automobile. Toutefois, depuis la fin des années 50, le déclin de l'industrie a entraîné une diminution du nombre d'habitants.

Dès lors, des ruines, des maisons abandonnées et désertes ont marqué l'image de la ville. Le chômage de masse, la pauvreté et la ghettoïsation sont, dans certains quartiers de la ville, monnaie courante. Les hauts et les bas de l'économie finissent par influencer l'identité musicale de Détroit. Ainsi, à la fin des années 60, des groupes de punk américains tels que MC5 et The Stooges avec leur leader excentrique, Iggy Pop font trembler le monde de la musique.

La scène musicale de Détroit finit par acquérir une renommée internationale grâce au label Motown qui révèle au grand public des monstres sacrés de la soul, du funk et du rhythm and blues comme Stevie Wonder, Marvin Gaye, Diana Ross, les Jacksons 5, Lionel Richie et Michael Jackson. Parallèlement à l'ascension du label culte, c'est le Classic-Rock de Ted Nugent ou de Bo Diddley qui se fait connaître. S'ensuit la montée fulgurante du groupe hardcore Kiss qui fait de Détroit la ville du heavy rock grâce à leur chanson «Detroit Rock City».

Dans les années 80, dans les scènes alternatives noires, se développe également la techno de Détroit considérée comme le précurseur de la techno d'aujourd'hui. Le chômage et l'ambiance «No future» ont par ailleurs nourri la scène idéaliste hardcore punk rock, comme par exemple les groupes The Necros, The Meatmen et Negative Approach.

De nos jours, c'est surtout l'atmosphère fantomatique de certains quartiers de Detroit, l'élégance apathique de l'échec et le mode de vie entre ascension et déclin qui inspirent la scène musicale de la ville. Ces dernières années, ce sont le rapper Eminem et le duo blues-rock The White Stripes qui se sont fait connaître sur la scène internationale.

Scène musicale d'Afrique du Sud

On a souvent tendance à réduire la scène musicale d'Afrique du Sud à la chanson «The Lion Sleeps Tonight» de Zulu Solom Linda ainsi qu'à la musique zoulou. Pourtant, peu de pays africains possèdent une diversité musicale aussi impressionnante, car à côté des styles musicaux typiquement sud-africains tels que le gospel, le kwela, l'afro-jazz et le mbaqanga, des styles occidentaux comme le punk, la pop et le hip-hop ont influencé la musique sud-africaine. S'ajoute la Boeremusiek (musique boer en afrikaans), la musique des descendants des colons d'origine hollandaise, allemande et française. Elle est musicalement similaire de la musique folk américaine. Au fil du temps, elle a intégré des éléments de la musique noire comme la kwela et le maskanda.

Les adolescents de la classe ouvrière blanche ont découvert dans les années 70 le punk venu de la Grande-Bretagne; un premier courant alternatif se forme. Durant l'Apartheid, les jeunes s'identifient au blues et à la soul traditionnels. Miriam Makeba, connue sous le nom «Mama Africa», combat le régime par le biais de sa musique et acquiert une reconnaissance internationale.

La population sud-africaine, coupée des courants occidentaux et de la culture pop par la censure et les sanctions internationales, cherchait une personne à laquelle elle pouvait s'identifier et qui pouvait incarner le mouvement de protestation. C'est ainsi que la musique de Rodriguez, dont tout le monde ignore comment elle est parvenue en Afrique du Sud, est devenue une sorte de libération idéologique pour la génération de l'époque. Les textes de Rodriguez, critiques à l'égard de la société, exprimant la rébellion, la colère, la vie difficile dans la rue et refusant l'autorité, ont touché le cœur de milliers de Sud-Africains en colère contre le régime. Ils ont enfin trouvé une voix qui parlait de leurs problèmes. Rodriguez devient une icône underground et est vénéré au même niveau que Jimi Hendrix, Jim Morrison ou Aretha Franklin. Ses deux albums «Cold Fact» et «Coming From Reality» font partie de la mémoire collective de l'histoire musicale du pays. Ses chansons deviennent ainsi les hymnes des idéalistes et rêveurs.

Dans le courant de la libération de l'Apartheid, au début des années 1990, une culture de la jeunesse se développe voulant laisser le passé derrière soi. Ainsi est né le Kwaito qui se caractérise par une base musicale house et est influencé par le marabi des années 20, le kwela des années 50, le mbaqanga-maskhandi, voire la «musique des chewing-gum» des années 80 et le traditionnel imibongo (poésie religieuse africaine). C'est l'un des genres musicaux les plus populaires d'Afrique du Sud. Le kwaito est un symbole authentique de cette vie revendiquée avec ferveur par la jeunesse d'Afrique du Sud (la moitié des 50 millions d'Africains du Sud a moins de 21 ans). Il a contribué à renforcer l'optimisme et la confiance des Sud-Africains après l'apartheid, et modifié le paysage culturel pour toujours. Selon le musicien Hugh Masekela, «le kwaito n'est pas prêt de disparaître».

14. Malik Bendjelloul

Réalisateur, scénariste et producteur

Malik Bendjelloul est suédois et vit à Stockholm. Il réalise des documentaires depuis douze ans, principalement sur des musiciens.

En 2001, il est le premier à consacrer un documentaire au groupe allemand Kraftwerk, les pionniers de la scène électronique, avant de réaliser une série de documentaires sur l'histoire du heavy metal. Il tourne ensuite plusieurs documentaires unitaires en faisant appel à des artistes aussi reconnus que Björk, Sting, Elton John, Rod Stewart, Madonna, Mariah Carey, U2 et Kylie Minogue. Il a récemment fait la captation d'un concert de Prince.

Malik Bendjelloul a travaillé en tant que réalisateur et chargé de production artistique pour une émission culturelle hebdomadaire diffusée sur une chaîne suédoise. Formats courts, ses reportages portaient aussi bien sur une troupe de soldats américains entraînés à marcher à travers les murs que sur les rumeurs d'une prétendue mort de Paul McCartney, en passant par un portrait de l'homme qui a vécu dix-huit ans à Roissy et inspiré le film de Steven Spielberg "Le Terminal".

En parallèle de son travail de documentariste, Malik Bendjelloul tourne également des clips et des publicités. Il a aussi conçu et réalisé plusieurs génériques d'émissions phares en Suède.

15. Simon Chinn

Producteur

Simon Chinn a produit «Man on Wire» («Le Funambule») de James Marsh, qui a gagné l'Oscar du Meilleur Documentaire et le BAFTA du Meilleur Documentaire en 2009, ainsi que le Grand Prix du Jury et celui du Public à Sundance en 2008. Leur collaboration s'est poursuivie avec «Projet Nim», qui a gagné le Prix du Meilleur Documentaire Étranger à Sundance en 2011 et reçu une nomination aux BAFTA.

Simon Chinn a travaillé sur de nombreux documentaires pour la BBC et co-produit une fiction pour Channel 4 avant de créer sa propre société de production en 2008. Il l'a appelé Red Box Films, en hommage à Philippe Petit, le funambule du documentaire de James Marsh, qui conservait ses idées pour de futurs projets, et notamment sa fameuse «danse» sur un câble entre les Twin Towers, dans une boîte rouge sous son lit.

Outre SUGAR MAN, Red Box Films a également présenté «The Imposter», réalisé par Bart Layton, au Festival de Sundance en 2012.

16. Festivals et récompenses

Sundance Film Festival 2012

Prix du Public – Documentaire (World Cinema)

Prix Spéciale du Jury – Documentaire étranger (World Cinema)

Nomination au Grand Prix du Jury dans la section documentaire

Karlovy Vary Film Festival 2012

Tribeca Film Festival 2012

Prix du public, 2^{ème} place

Los Angeles Film Festival 2012

Prix du Public du Meilleur Film International

Durban International Film Festival 2012

Prix du Public du Meilleur documentaire

Deauville Film Festival

Moscow International Film Festival 2012

Grand Prix du Jury du Meilleur documentaire

Athens Film Festival 2012

New Zealand International Film Festival 2012

Melbourne International Festival 2012

Prix du Public

Filmfest Hamburg 2012

Film Festival Amsterdam 2012

Meilleur documentaire musical

Doha Tribeca Film Festival (DTFF)

Prix du public

National Board of Review

Meilleur documentaire

International Documentary Association

Meilleur film

Meilleur Creative Recognition Award pour la meilleure musique